Zeitschrift: Horizons : le magazine suisse de la recherche scientifique
Herausgeber: Fonds National Suisse de la Recherche Scientifique
Band: - (2004)
Heft: 62

Artikel: Smita Premchander: la banquière des déshérités
Autor: Vonmont, Anita
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-551885

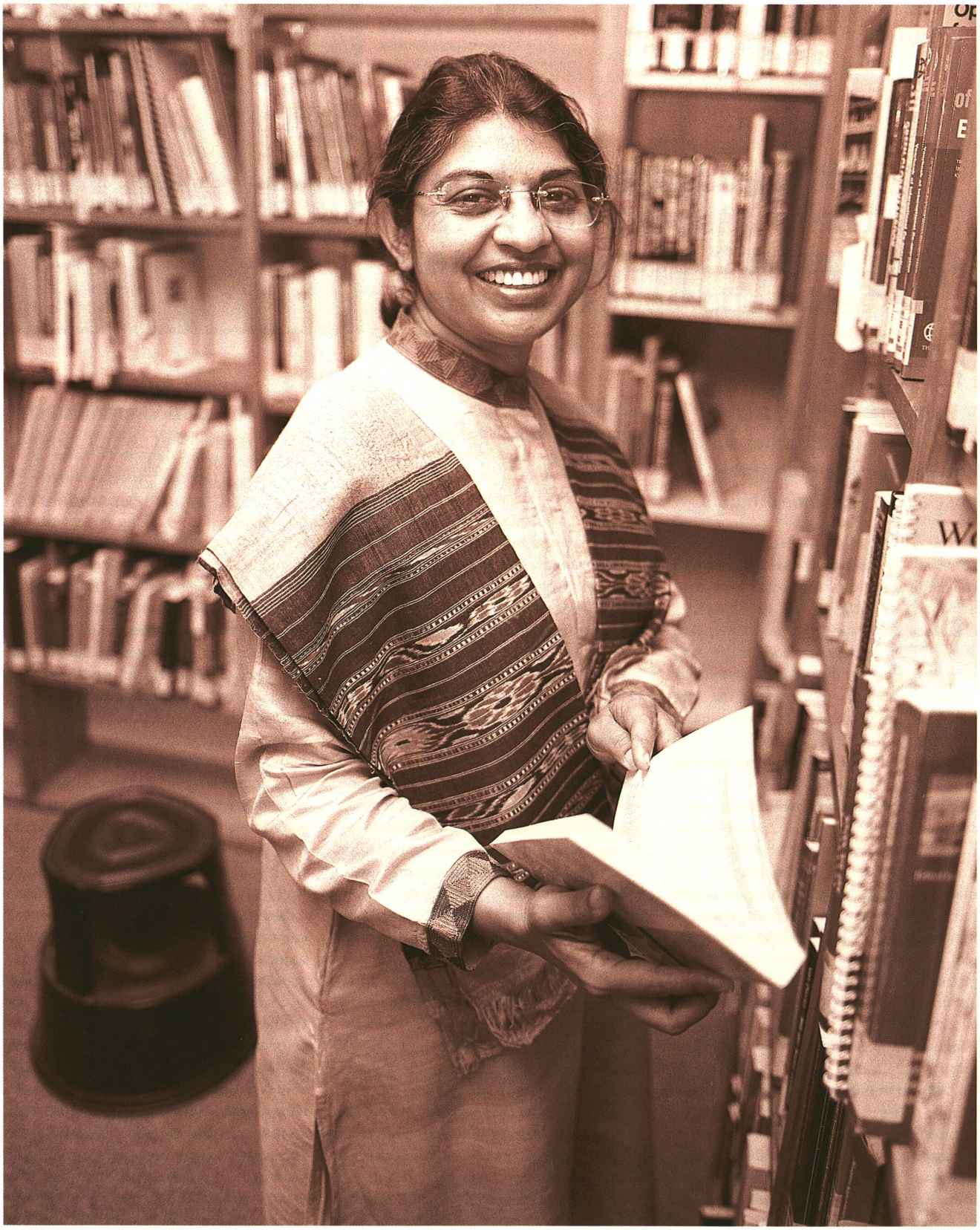
Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 23.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



Smita Premchander: la banquière des déshérités

PAR ANITA VONMONT
PHOTOS ANNETTE BOUTELLIER

Grâce à des groupes d'entraide et des programmes de petits crédits, de nombreux pauvres ont pu améliorer leur niveau de vie dans les pays du tiers-monde. L'économiste indienne Smita Premchander qui participe au PRN «Nord-Sud» est très engagée dans ce type d'aide.

Smita Premchander aurait en fait volontiers entrepris des études de mathématiques ou de sanscrit. Mais jusqu'à l'âge de 23 ans, elle a suivi les conseils de son père, explique cette Indienne de 45 ans d'une voix douce et décidée à la fois. Elle s'est donc orientée vers un domaine considéré comme porteur: tout d'abord des études d'économie jusqu'au master à l'Université de Delhi, puis une formation post-grade en gestion d'entreprise à Ahmedabad.

Savoir-faire nécessaire

Elle a ensuite décidé elle-même de son avenir et, pour la première fois, elle s'est demandé ce qu'elle allait faire de sa vie. La perspective de travailler dans une grande entreprise produisant des radios, des ordinateurs ou d'autres biens de consommation ne l'enchantait guère. Mais après plusieurs voyages dans les régions les plus pauvres de l'Inde, elle a su ce qu'elle voulait: montrer que des personnes démunies étaient capables, en possédant le savoir-faire nécessaire, de gérer de l'argent avec succès et de contribuer ainsi à l'élévation du niveau de vie de communautés entières. Afin d'y parvenir, elle a fondé, dans l'Etat de Karnataka au sud de l'Inde, une organisation non gouvernementale (ONG) dénommée «Sampark» qui aide les femmes marginalisées à se former et à gérer de l'argent.

Et deux décennies plus tard, la pratique a donné raison à l'économiste. Depuis le milieu des années 80, des ONG telles que Sampark ont réuni de plus en plus de déshérités en groupes d'entraide fonctionnant comme de petites banques: les membres individuels de ces groupes apportent régulièrement de petites sommes, créant avec le temps un capital permettant à certains membres de prélever des crédits. A la fin de l'année, les intérêts vont grossir les épargnes de tous les participants au système. Ces «banques privées» sont en règle générale administrées par les membres, principalement des femmes. L'expérience a en effet montré que les femmes issues de couches sociales défavorisées sont plus aptes que les hommes à faire fructifier l'argent et à l'investir à des fins sociales.

Economiquement rentables

L'expérience a également montré que les groupes d'entraide sont économiquement rentables. En 1992, les banques indiennes les ont admis en tant que clients officiels leur offrant ainsi des taux d'intérêt plus favorables. «De pauvres paysannes qui jusqu'alors regardaient, lors d'une visite en ville, tout au plus comment des gens bien habillés s'engouffraient dans les banques puis en ressortaient, se sont soudain retrouvées à déambuler comme clientes potentielles dans le hall des guichets. Incroyable!», s'exclame cette petite femme en sari doré, lorsqu'elle évoque cet événement historique. Entre-temps, on dénombre en Inde près de 500 000 groupes d'entraide avec des liens bancaires et 450 000 autres qui travaillent de façon autonome.

Smita Premchander connaît tout de la microfinance dans son pays. Elle a déjà travaillé pour Sampark dans 23 des 28 Etats de l'Inde. Doctorante de l'Université britannique de Durham, elle associe toujours ses recherches à sa pratique professionnelle. Dans le cadre justement du Pôle de recherche national (PRN) «Nord-Sud», elle vient de terminer, au Centre pour le développement et l'environnement de l'Université de Berne, un vaste projet analysant, à l'aide de l'exemple de 2000 femmes indiennes, l'influence des petits crédits sur le niveau de vie.

> «Les programmes de microfinance tendent de plus en plus à traiter les femmes comme des instruments pour des transactions financières.»

Comment évaluer concrètement cette influence? «Le niveau de vie et les perspectives sont légèrement meilleurs qu'il y a encore cinq ans, constate la chercheuse. Il y a, par exemple, manifestement plus de femmes qui peuvent se permettre d'envoyer leurs enfants à l'école.» Ceci avec un salaire annuel encore bien au-dessous de 100 dollars et des petits crédits allant de 15 à 30 dollars chacun. Mais tout ne peut se mesurer en termes d'argent. Il en va ainsi des capacités acquises grâce à ce système.

Les femmes, souvent analphabètes, ont appris à tenir des comptes, à savoir qui a payé et combien, qui doit de l'argent, ainsi qu'à estimer les risques et à juger à quelles personnes ou à quels projets allouer un crédit. « Le savoir renforce l'estime de soi et favorise les initiatives sociales telles que reléguer en périphérie une échoppe vendant auparavant de l'alcool au milieu du village ou rendre des visites inopinées à un mari violent. »

Ces répercussions sociales si importantes pour Smita Premchander risquent toutefois, au vu de l'évolution récente, de perdre en impact. Afin de ne plus dépendre des dons, des ONG, auparavant très actives socialement, se sont muées en instituts de petits crédits intéressés par le profit. Elles travaillent comme des banques, attirant de plus en plus de groupes d'entraide parmi leur clientèle. Ceux-ci ne décident donc plus eux-mêmes comment faire fructifier leur argent. Leurs possibilités se limitent au gain direct correspondant à l'ONG-banque: de petits crédits pour un buffle ou une boutique mais pas pour des livres scolaires ou un séjour hospitalier. Et les remboursements doivent se faire régulièrement sur toute l'année et non plus, après un délai plus long, en un versement unique lors de la période des récoltes. « Les programmes de microfinance tendent de plus en plus à utiliser les femmes comme des instruments pour des transactions financières au lieu d'encourager leurs capacités et leur potentiel comme moteurs pour promouvoir des changements sociaux », critique la chercheuse.

Séjour sabbatique en Suisse

Son ONG s'est précisément spécialisée dans le soutien à ce potentiel. Les 15 collaborateurs transmettent de vastes connaissances fondées sur la pratique. Pour créer sa propre entreprise, il est ainsi possible d'acquérir le savoir-faire financier nécessaire mais également des capacités pratiques allant de la coiffure à la production de bracelets de montres.

Dans quelques jours, quand Smita Premchander sera de retour dans son pays à 7500 km d'ici, elle retrouvera son travail pour Sampark. Mais sa vie ne se limite pas à son univers professionnel. Elle a aussi une famille avec un mari, économiste comme elle, deux filles, ainsi que de nombreux parents et proches à Bangalore où elle vit. La collaboratrice du PRN « Nord-Sud » a passé six mois en Suisse avec sa plus jeune fille, retournée en Inde un peu avant elle pour ne pas rater la rentrée scolaire. Dans le quartier bernois de la Lorraine, l'écolière anglophone a suivi l'école primaire publique. « Maintenant, elle parle le bon allemand et le dialecte bernois, ceci après seulement six mois ! », note fièrement la maman qui trouve que les enseignants auxquels elle a eu affaire ont été ouverts et engagés.

> « J'ai grandi pour ainsi dire dans une famille élargie. Mes parents étaient médecins et ramenaient régulièrement à la maison des patients qui n'avaient plus de place à l'hôpital. »

Il en est allé de même avec les responsables du PRN « Nord-Sud: partenariat de recherche pour un allégement des syndromes du changement global ». Urs Wiesmann, son responsable adjoint, a beaucoup encouragé, au niveau conceptuel, son travail qui allie pratique et théorie, et a géré sa situation personnelle de façon très souple. « Mon séjour en Suisse avec ma fille est un congé sabbatique que l'on m'a proposé car mon travail quotidien pour Sampark m'accaparait tant que je n'avais pas le temps de consigner mes observations pour mon doctorat », plaisante la chercheuse qui va prochainement s'attaquer à un autre projet dans le cadre du PRN « Nord Sud ».

Une enfance dans un foyer « élargi »

Pour Smita Premchander, il est évident que sa fibre sociale a été éveillée dès son enfance. « J'ai grandi de fait dans une famille élargie », raconte-t-elle. « Mes parents étaient médecins et ramenaient régulièrement à la maison des patients qui n'avaient plus de place à l'hôpital. Ils dormaient sur un matelas dans la véranda ou dans la cour intérieure. Pour mes frères et sœurs, c'était une situation tout à fait normale. ». Et c'est aussi comme la chose la plus normale du monde que cette pétillante Indienne décrit son engagement actuel sur trois fronts à la fois, c'est-à-dire en tant que cheffe d'entreprise, mère et épouse, et chercheuse dans un réseau international. ■